

**CAJOT** (*Jean-Joseph*) (Roelenge-sur-Geer, 26.11.1871-Redjaf, 14.7.1897). Fils de Jean-Louis Cajot et de Marie-Josèphe Piron.

Vers 1880, sa famille vint résider à Bruxelles, dans un quartier de la ville aujourd'hui disparu : rue des Longs-Chariots. A deux pas de la maison paternelle se trouvait l'établissement des Frères des Ecoles chrétiennes. L'enfant y fut envoyé, mais n'y termina pas ses études.

L'Afrique exerçait sur lui de l'attrait; son rêve était de devenir missionnaire du Cardinal Lavigerie. Il obtint de se rendre au Séminaire Apostolique de Saint-Eugène, près d'Alger, pour y faire ses humanités. Mais, à 19 ans, au moment d'entrer en philosophie, il dut regagner la Belgique pour satisfaire à la loi sur la milice. Il fut, dès 1891, incorporé au 3<sup>e</sup> régiment d'artillerie montée, en garnison à Bruxelles. Cette désignation, apparemment dépourvue d'importance, réservait à Cajot un avenir qu'il ne soupçonnait même pas. Avant de rejoindre Saint-Eugène, il voulut partir pour l'Afrique en qualité de simple sous-officier. En 1895, il était admis au service de l'Etat Indépendant du Congo et s'embarquait à Anvers sur le *Coomassie*, le 6 janvier 1896. A son arrivée à Boma, le 4 février, il fut désigné pour Dungu par le Gouverneur Général. Ou l'Uele ou la zone arabe, c'était l'une de ces deux destinations qu'il avait souhaitée. Cajot atteignit l'Uele à Djabir le 27 mai, au moment même où Chaltin, blessé à Doruma, le 5 avril, venait d'y arriver à la rencontre du docteur Rossignon. Le premier soin de Cajot fut de demander à Chaltin d'être désigné pour accompagner l'expédition qui marcherait bientôt contre les mahdistes. « J'avais précisément besoin, écrit Chaltin, d'un sous-officier d'artillerie. Aussi, m'empressai-je de lui donner satisfaction, ce dont je n'eus qu'à me louer, car Cajot se révéla comme un élément de toute première valeur. »

En novembre 1896 à Dungu, où se poursuivaient les derniers préparatifs de l'expédition, le seul canon qu'on emportait fut confié à Cajot, qui, en même temps, prenait le commandement d'un des sept pelotons composant la colonne. Partie le 14 décembre de Dungu, l'expédition arrivait sans encombre au Nil, à hauteur de Bedden, le 14 février 1897. Le 17 février, la première bataille était livrée au pied des hauteurs que côtoie, vers le Nord, le Khor Dudu, la rivière qui, en souvenir de la première défaite des mahdistes, portera désormais, sur nos cartes, le nom de « Maliba na Kuturias ». Cajot reçut ordre de mettre sa pièce en action au centre de la ligne que venait de déployer Chaltin. Pendant que pleuvait la fusillade mahdiste, à laquelle nos hommes avaient consigné de ne pas répondre encore, il lança six obus, allant

atteindre d'un plein effet six points de la ligne ennemie. Le tir de Cajot et l'assaut furieux que venaient de livrer à l'aile droite des mahdistes, les Azande de Renzi et de Bafuka, avaient ébranlé toute la position ennemie; nos sept pelotons pouvaient donc monter à l'assaut. Les mahdistes furent délogés; ils prirent la fuite vers Bedden, en débandade, et on se lança à leur poursuite. Mais le canon ne pouvait suivre, surtout à la course, dans cette plaine sans autre piste que l'étroit sentier des caravanes qui conduisait de Bedden à Redjaf. Cajot démonta son canon. Il avait d'ailleurs à traverser le lit encaissé de cinq ou six rivières. Il arriva à Redjaf, mais non le dernier, au moment où la seconde bataille, au pied de la montagne, était d'une violence telle que, sur quelques points de la ligne, nos hommes, harassés d'ailleurs par une marche de plus de quatre heures, sous un ciel de feu, semblaient hésiter. Cajot remonta son canon et le mit en batterie à cent mètres des mahdistes. Chaltin le fit pointer à droite, à ce moment l'endroit le plus critique. Il tira trois boîtes à balles; à la troisième, il était blessé, une balle venant de l'atteindre à la cuisse, une autre au flanc. Cajot chancela, atteignit un arbre pour s'y appuyer au moment où une troisième balle le frappait au bras droit. Une heure plus tard, tout Redjaf, moins le réduit au bord du Nil, était occupé par les nôtres.

Pendant les semaines qui suivirent, les vivres manquèrent, la famine menaçait les vainqueurs; on compta jusqu'à deux cents malades parmi les soldats; on dut réduire la garnison en renvoyant vers Dungu ou Niangara deux pelotons et les Azande de Bafuka. Cependant, Cajot, dont l'état s'aggravait, ne voulait pas quitter Redjaf. On lit dans un carnet de notes d'un membre de l'expédition : « 12 juillet : Cajot devient malade, une fièvre infectieuse se déclare. 14 juillet : Cajot meurt à 1 h. 15 du matin. Enterrement à midi. Laplume, parti en reconnaissance, revient juste à temps pour y assister ».

La tombe de Cajot fut creusée au pied de la montagne, à côté de celle de Saroléa, tombé dès le commencement de l'action, à Bedden, le 17 février 1897, vers les 8 heures du matin.

Le rapport officiel atteste que « Jean-Joseph Cajot, ce brave entre les braves, mourut des suites de ses blessures ». Il était titulaire de la Médaille d'or de l'Ordre Royal du Lion depuis juin 1897.

28 mai 1945.

M. Coosemans.

P. L. Lotar, O. P.

Lotar, P. L., *La mort de Cajot*, *Bulletin des Vétérans coloniaux*, avril 1932. — Lotar, P. L., *Redjaf*, Bruxelles, Dewit, 1937, pp. 6, 7, 25, 30, 37, 41, 45, 49, 54. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. II, p. 575.